



CLASSIQUES  
GARNIER

DELFORGE (Frédéric), « Préface », *Jacqueline Pascal (1625-1661). Biographie*,  
p. 5-10

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-06848-8.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-06848-8.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2016. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## Préface

« Jacqueline Pascal, c'est Port-Royal tout entier, avec ses qualités et ses défauts. Jeune, spirituelle, fort recherchée, et déjà l'idole des plus brillantes compagnies, elle a tout quitté, même son vieux père et son frère malade, pour se donner à Dieu ; elle est entrée en religion à vingt-six ans, et elle est morte à trente-six, de douleur et de remords d'avoir signé un formulaire équivoque par pure déférence à ses supérieurs. »

Ces lignes ont été écrites voilà plus d'un siècle et demi. Leur auteur, Victor Cousin, lointain prédécesseur de Frédéric Delforge, est l'un des hommes qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ont le plus contribué à faire connaître Pascal, mais aussi nombre d'héroïnes liées à Port-Royal, telles que la duchesse de Longueville et la marquise de Sablé, Madame d'Hautefort et Madame de Chevreuse. Port-Royal, écrit Cousin, « est peut-être le lieu du monde qui a enfermé dans le plus petit espace le plus de vertu et de génie, tant d'hommes et de femmes dignes d'eux ». Il ajoute : « Ce sont même les femmes qui nous frappent le plus à Port-Royal. »

Dès 1844, le savant critique consacre une précieuse biographie à Jacqueline Pascal, « la sœur bien aimée de l'un des personnages les plus extraordinaires du XVII<sup>e</sup> siècle », digne représentante « des femmes de la première moitié du siècle, ces contemporaines de Richelieu, de Descartes et de Corneille, qui n'étaient point des femmes auteurs, mais qui avaient infiniment d'esprit, avec la force et la fraîcheur et la grandeur partout répandues (...). Jacqueline Pascal est au premier rang de ces femmes pour lesquelles nous ne dissimulons pas toutes nos préférences ».

Victor Cousin retrace l'histoire de la famille Pascal ; il donne à lire et à méditer les poèmes de Jacqueline, son *Écrit sur le mystère de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ*, ses lettres à son père, à son frère Blaise, à sa sœur et à ses nièces, son

*Règlement pour les enfants*, sa correspondance avec les grandes abbesses de Port-Royal Angélique et Agnès Arnauld. Est-ce à dire qu'avec un tel ouvrage tout soit dit sur notre héroïne ?

Depuis Cousin, les études pascaliennes connaissent un essor considérable. Si Port-Royal et le jansénisme ont bénéficié des savantes recherches de Jean Orcibal, la personnalité et les œuvres de Pascal ont été éclairées par l'immense travail de Jean Mesnard. En 1951, le jeune chercheur universitaire se propose de « redonner tout Pascal à lire », ainsi que l'écrit un journaliste, « de repartir à zéro et, pour toute documentation, de remonter à la source. Un travail de Romain. Une folie ». Une aventure colossale, facilitée par une capacité de travail peu commune. « C'est le charme de Pascal lorsqu'on l'étudie à vingt ans, sans savoir vers quoi se diriger : histoire, philosophie, lettres, dira Jean Mesnard. Avec lui, on approche tout. »

Selon un plan fixé dès le départ, les ouvrages se succèdent sous le titre d'*Œuvres complètes* de Pascal : quatre jusqu'à présent, auxquels viendront s'adjoindre deux volumes consacrés, l'un aux *Provinciales* et l'autre, aux *Pensées*, ainsi qu'un septième à l'héritage de Pascal. Une somme impressionnante de documents de toutes sortes. Dans un compte rendu du tome I (1964) de ce qu'il appelle « l'édition monumentale de J. Mesnard », Jean Orcibal faisait déjà, en 1966, dans les *Chroniques de Port-Royal*, cette observation : « Il est le premier à avoir appliqué à la totalité de l'œuvre de l'auteur le plus difficile de cette période la méthode qui était restée longtemps l'apanage de la philologie de l'Antiquité. Il a dressé (...) un tableau généalogique d'une complexité inouïe des textes dépendant de la tradition familiale. Mais la solidité de l'édifice que J. Mesnard va édifier était à ce prix. »

La « richesse » et la « nouveauté inouïes de la documentation », pour reprendre les termes employés par Jean Orcibal, à propos de l'ouvrage de Jean Mesnard intitulé : *Pascal et les Roannez* (1965), comme la « prudence » et la « modestie qui font préférer des matériaux sans apparence, mais plus sûrs », la « facture classique », la « clarté extrême » de l'exposé, ne sauraient faire

oublier le prix attaché par le critique à la beauté de l'œuvre et à la profondeur de la pensée. « C'est la phrase de Pascal qui m'a séduit. Je me souviens avoir recopié le début des *Deux infinis* parce que je trouvais cela beau », dit Jean Mesnard, pour qui le *Mémorial* du 23 novembre 1654, est « une sorte de calligramme ».

Au cœur de l'édifice ainsi élevé, auquel Frédéric Delforge puisera avec beaucoup de bonheur, Jacqueline Pascal occupe une place de choix, avec ses combats et ses doutes, ses émerveillements et ses rudesses, ses obstinations et ses traits de génie. Méditant sur Jésus, « mort à la croix, élevé au-dessus de tout le monde, ayant à ses pieds tout, et sa sainte Mère même », la sœur Jacqueline écrit : « J'apprends de là que mon cœur doit être au-dessus de toutes les choses de la terre, et que par cet élèvement d'esprit, qui n'est pas orgueilleux mais céleste, je dois regarder comme au-dessous de moi ce qu'il y a de plus grand et de plus aimable, parce que, comme je ne me dois glorifier qu'en la croix de mon Sauveur, je ne dois aussi rien estimer qu'elle » (extrait de l'écrit sur la mort de Jésus-Christ).

« Cet écrit, dans sa sobriété, son austérité, dans sa rigueur et sa monotonie voulues, note Jean Mesnard, est peut-être le plus beau qui soit sorti de la plume de Jacqueline. Les éditeurs de 1757 le comparent aux *Pensées* de Pascal et soulignent, un peu artificiellement, ce rapport par le titre qu'ils donnent à l'écrit. Des rapprochements s'imposent, de toute manière, avec l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* et avec le *Mystère de Jésus*. » Que peut-on dire de plus et de mieux sur cette jeune femme dont le savant bénédictin Charles Clémencet se plaisait à souligner « la beauté du génie » ?

Un récent ouvrage vient relayer les *Œuvres complètes* de Pascal, sous le titre : *Chronique des Pascal*. « *Les affaires du monde* » d'Étienne Pascal à Marguerite Périer (1588-1733) : il est signé de Régine Pouzet. L'auteur y met en évidence la complexité des relations entre les membres de la famille Pascal, mais aussi l'originalité de chacun d'entre eux. Jacqueline y apparaît souvent, attentive aux souhaits de son père et de son

frère, mais résolue et tenace pour réaliser son projet de devenir religieuse, sensible et docile aux conseils de la mère Agnès, mais combative et énergique face aux théologiens. La saga familiale retracée, avec une rare pertinence, par Régine Pouzet fait écho au plus ancien témoignage que nous possédions sur Jacqueline Pascal, c'est-à-dire à sa *Vie* composée par sa sœur Gilberte Périer.

Une *Vie* qui a servi de source et de support précieux à la biographie de Frédéric Delforge. Avec ce nouvel ouvrage, le lecteur cultivé dispose désormais d'une synthèse approfondie, sûre et élégante, sur l'une des personnalités les plus attachantes de Port-Royal et du XVII<sup>e</sup> siècle. Le récit de la vie de Jacqueline se déroule sous nos yeux depuis sa naissance, le 5 octobre 1625, à Clermont, jusqu'à sa mort, la veille de ses trente-six ans, au monastère de Port-Royal des Champs, sous l'habit de religieuse cistercienne et sous le nom de sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. « La principale richesse de votre maison, lui écrit un jour la mère Angélique Arnauld, c'était l'amitié et l'union si étroite qui rendait toutes choses communes entre vous, et dans laquelle vous vous y reposiez sans y penser ». Une amitié et une union simplement humaines, dont la jeune femme fera le ciment de sa quête spirituelle au sein d'une communauté vivante, mais souvent en proie aux accusations du dehors et au doute intérieur.

Il aurait été tentant pour le biographe de se satisfaire d'une relation chronologique de faits plus ou moins connus, de rétablir une date exacte, comme celle du baptême de Jacqueline, et d'inciter à lire la relation précise et vivante qu'elle dresse de l'une des deux rencontres de son frère Blaise et de Descartes, en septembre 1647. Notre auteur parcourt pas à pas cet itinéraire peu ordinaire d'une orpheline de mère, d'une fille très attachée à son père, mais trop respectueuse des contraintes familiales pour ne pas lui demander son autorisation d'entrer au couvent, d'une sœur dévouée corps et âme à Blaise, auquel elle fera admettre les conséquences de ses choix et de son exigence intérieure. Frédéric Delforge présente et commente de nombreuses lettres de Jacqueline à sa famille, aux mères de Port-Royal auxquelles elle exprime sa confiance avant et après sa

profession solennelle comme religieuse : telle cette longue lettre composée le 10 juin 1653, cinq jours après l'engagement définitif de la jeune fille, une *Relation* « riche d'enseignements, écrit Jean Mesnard, pour la connaissance de Blaise comme pour celle de Jacqueline ».

On aurait tort en effet de ne pas lier les destins du frère et de la sœur. Notre biographe le sait mieux que quiconque, lui qui a publié un ouvrage intitulé : *Les petites écoles de Port-Royal* (1985), et qui a longtemps travaillé sur l'histoire de l'abbaye, et médité le livre des *Pensées*. « Il est certain que de 1646 à son entrée à Port-Royal de Paris le 4 janvier 1652, écrit Frédéric Delforge, dans un article sur « le ministère pédagogique de Jacqueline » (*Chroniques de Port-Royal*, 1982), Jacqueline Pascal a connu l'effort pédagogique de Port-Royal et qu'elle a longuement réfléchi à l'aspect pédagogique du témoignage chrétien ». Chargée de la formation des filles et des novices dans un monastère, où on les élevait à la piété et où « on prenait aussi un grand soin de leur former l'esprit et la raison », selon les termes de Jean Racine, la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie aurait pu être élevée aux plus hautes charges de prieure et d'abbesse, si la mort n'était venue interrompre son parcours. Pour elle, comme pour son frère, seule compte la foi, au « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants (...), Dieu de Jésus-Christ ». Si Jacqueline n'a pas connu le *Mémorial*, cousu par son auteur dans son propre vêtement, sa proximité intellectuelle et spirituelle avec Blaise lui fait écrire à son frère le 19 janvier 1655 : « J'ai autant de joie de vous trouver gai dans la solitude que j'avais de douleur quand je voyais que vous l'étiez dans le monde. Je ne sais néanmoins comment M. de Sacy s'accommode d'un pénitent si réjoui, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis, au lieu de les expier par des larmes continuelles. »

La biographie de Frédéric Delforge se mue peu à peu en biographie spirituelle. On a dit son héroïne douée de tous les dons de la nature : dans ses lettres et ses écrits, elle se montre habile

et respectueuse, spontanée et passionnée, fière et ombrageuse, modeste et orgueilleuse. L'une des leçons de l'ouvrage si attachant de notre auteur ne serait-elle pas simplement que nous sommes en présence d'une rebelle apprivoisée par la grâce ? Œuvre de réflexion sur la destinée humaine, le livre de Frédéric Delforge, qui, disparu récemment, n'aura pu voir son ultime réalisation, mérite le succès que doivent lui valoir sa modestie et sa profondeur.

Jean Lesaulnier